





Olivia Lavergne

JUNGLES

Texte de Bérénice Cournut

Were it not for the strange glimmers illuminating and probing the depths of these jungles, they might appear to be empty of all human presence.

The chaos of the forest, startled by the lens in what appears to be stillness, reveals all its diversity, the merest flower, the merest leaf, a spontaneous hierarchy that man attempts to dominate, a world whose troubling power preceded him and which he must subdue.

With its high impassable walls to which everything nonetheless leads, the jungle offers the exuberance of a vegetal celebration, of nature rejoicing in its autonomy. All that is missing is a great cat with yellow eyes, silently moving through the greenery, to bring forth memories of Douanier Rousseau, or of the inky forests born from Gustave Doré's engraving burin, where Tom Thumb lost his way and we did too as children.

Everything here seems to display such clever organisation and irreproachable distribution, that one almost wonders: are these fake landscapes, or nature domesticated in some tropical hothouse, or the set of an adventure film? But the blades of the cacti, the gaps in the canopy blocked off by skies like stretched canvases, the wells of shadow filled with a thousand perils appear instead to be the work of a Machiavellian gardener setting traps for our gaze like the mesh of a net.

These forests will keep their secrets, which Olivia Lavergne will surely not betray. Except for the pact she sealed with the jungle, by going in there alone then coming out again, with these photographs to mark her path like so many little white pebbles.

N'étaient ces lueurs étranges qui les éclairent et les fouillent au plus profond, il semblerait que ces jungles n'ont connu d'êtres humains.

Surpris par l'éclairage en son apparence immobilité, le chaos de la forêt détaillé toute sa diversité, révélant la moindre fleur, la moindre feuille, une hiérarchie spontanée que l'homme n'a de cesse de dominer, inquiet de la puissance d'un monde qui l'a précédé et qu'il lui faut asservir.

Hauts murs infranchissables vers lesquels tout conduit pourtant, la jungle offre dans son exubérance une fête végétale, une nature comme ivre de son autonomie. Il n'y manque qu'un fauve passant en silence, des yeux jaunes dans le feuillage pour que surgisse aussitôt le souvenir du Douanier Rousseau ou celui des forêts d'encre nées du burin de Gustave Doré, celles où se perdait le Petit Poucet et notre enfance à sa suite.

Tout ici paraît témoigner d'une organisation savante, d'une irréprochable distribution, au point que l'on se prend à douter: paysages factices, nature domestiquée comme dans les serres tropicales ou décor pour quelque film d'aventure? Mais les lames des cactées, les trouées sans issue vers des ciels qui semblent de toiles tendues, les puits d'ombre aux mille dangers ne seraient-ils plutôt l'œuvre d'un jardinier machiavélique disposant telles les mailles d'un filet des pièges pour le regard.

Ces forêts-là tairont leurs secrets qu'Olivia Lavergne se gardera de trahir. Puisqu'elle seule s'y est rendue, qu'elle en est revenue, ce ne saurait être qu'au prix d'un pacte scellé avec elles, avec ces photographies jalonnant sa route comme autant de petits cailloux blancs.

Xavier Canonne

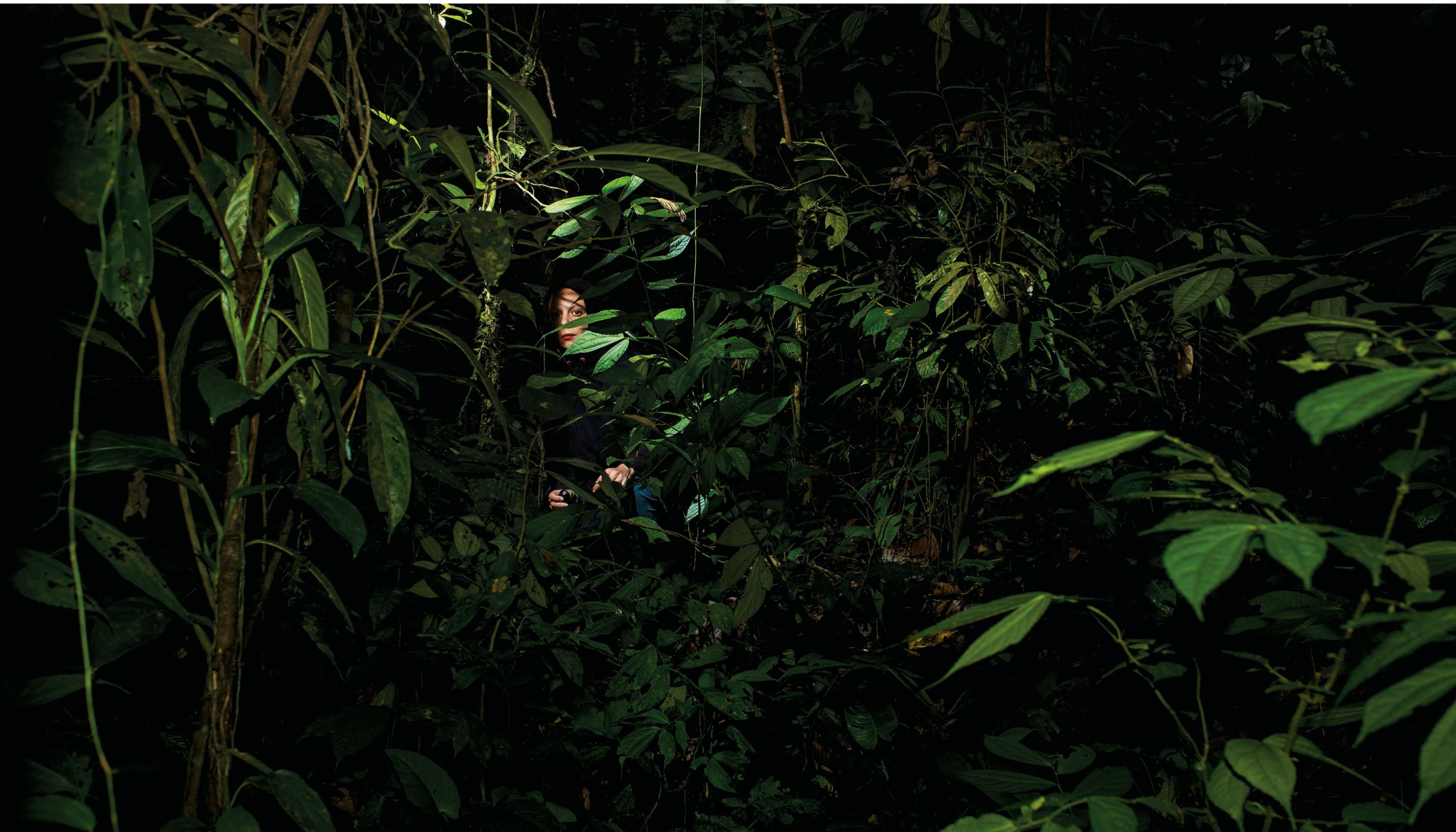
Directeur du Musée de la Photographie à Charleroi



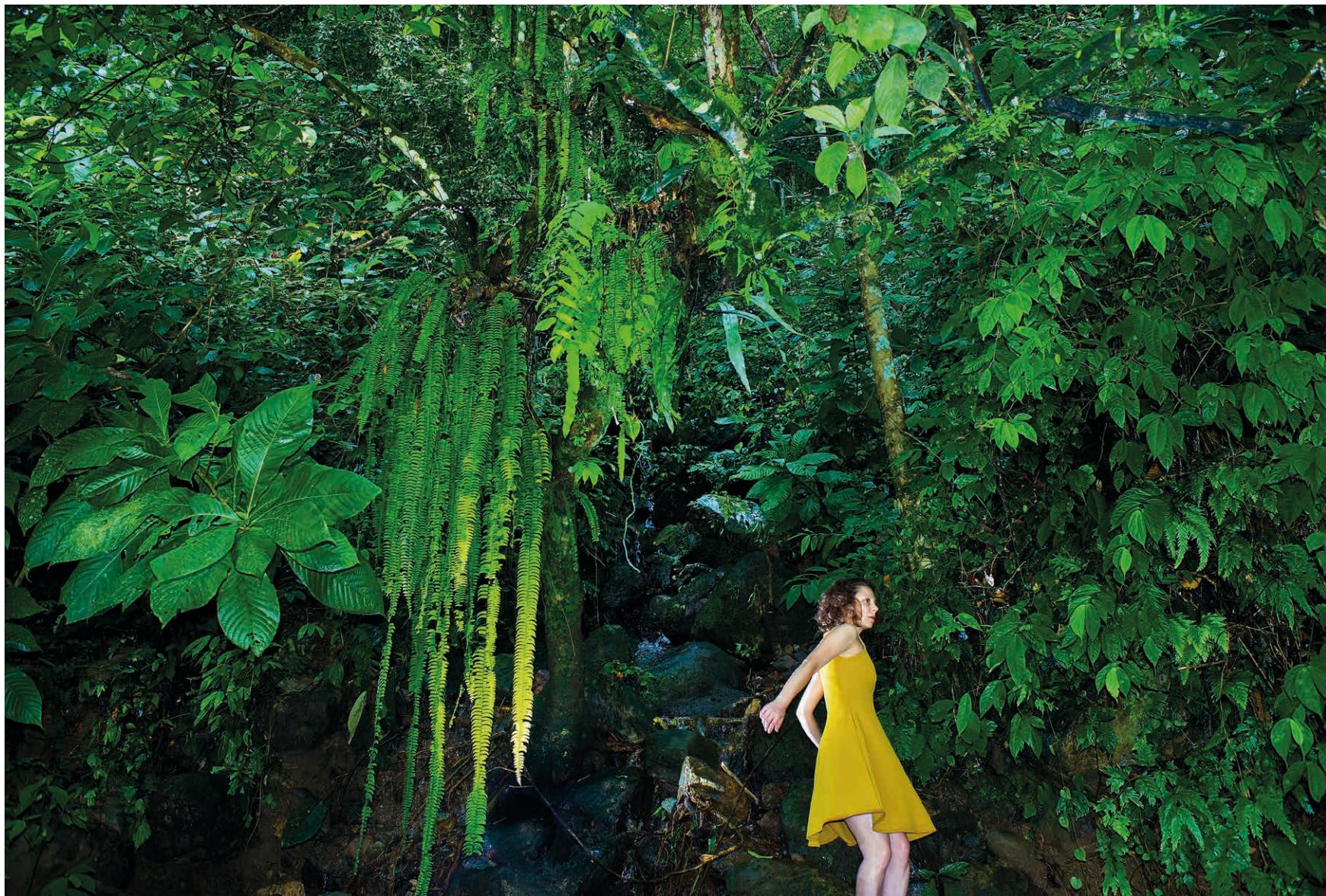


























Je ne me souviens plus très bien comment tout cela a commencé...

I can't remember exactly how it all started...

I can't remember exactly how it all started... Whether it was in shade or in bright light, on a mountaintop or out at sea, in the depths of a forest or on a lava field under the open sky.

But it does seem to me that it was up near the tops—where the terrain is knobby, where the rugged crags burst out of the treetops, where there seem to be thousands of islands lost in an ocean of cloud.

Scents were rolling one on top of the other, it was the time of day when the spirits of the forest held their assembly in order to find out how, tomorrow or next century, the light would be shared out between all living beings.

"Most of all there must be light for the great trees, the lords of this forest," said the spirit of the trees.

"They already have it," retorted the spirit of the creepers.

"There must be some light especially for the seedlings," claimed the spirit of the ferns and the softwoods.

"Personally, we don't need any, so we'll give up our share," said the spirit of the roots.

"For our part, we would like just a little bit more," the spirit of the undergrowth plants timidly remarked.

"Most of all there must be light for the great trees, the lords of this forest," said the spirit of the trees again. The others looked at it askance, wondering whether it was joking or not.

Then the spirit of the animals continued: "The birds will go find light wherever it is, the insects have all kinds of strategies to do without it, but I am a little worried about the ground mammals... not all of them can climb as high as they would need to."

"Most of all there must be light for the great trees, the lords of this forest," said the spirit of the trees a third time. None of the others dared turn to look at it, and only exchanged low furtive glances.

Because the spirit of the rivers was lively, it continued: "We know how to make the light flow, perhaps we could bring some to those who need it most. I know little fishes with silvery flashes that can swim up to the heart of the earth."

"Most of all there must be light for the great trees, the lords of this fo..." BRAOOM! The spirit of the trees, this time, could not finish its speech. For while the spirits were caviling, the scents had continued rolling on top of one another and finally met the water vapour. A large cloud had formed, on which I was sitting. Like me, the cloud had listened to the spirits' council. The second time the spirit of the trees spoke, it had turned black. The third time, it had tensed up under my buttocks. The fourth time, it had burst into a violent storm.

Je ne me souviens plus très bien comment tout cela a commencé... Si c'est à l'ombre ou en pleine lumière, tout en haut d'une montagne ou en pleine mer, dans les profondeurs d'un sous-bois ou sur de la lave en plein ciel.

Il me semble tout de même que c'était dans les hauteurs – là où le relief est pommelé, là où les rochers escarpés jaillissent de la cime des arbres, là où il semble y avoir un millier d'îles perdues au milieu d'un océan de nuages.

Les parfums roulaient les uns sur les autres, c'était l'heure où les esprits de la forêt tenaient leur assemblée, pour savoir comment, demain ou au siècle prochain, serait répartie la lumière entre les êtres vivants.

«Il en faut avant tout pour les grands arbres, seigneurs de cette forêt» disait l'esprit des arbres. «Ils l'ont déjà» rétorquait l'esprit des lianes. «Il en faut surtout pour les plantules» revendiquait l'esprit des fougères et des bois tendres. «Personnellement, nous n'en avons pas besoin, nous laissons notre part» déclarait l'esprit des racines. «De notre côté, nous n'en souhaiterions qu'un tout petit peu plus» faisait timidement remarquer l'esprit des plantes de sous-bois.

«Il en faut avant tout pour les grands arbres, seigneurs de cette forêt» redit alors l'esprit des arbres. Les autres le regardèrent en coin, se demandant s'il plaisantait ou non. Puis l'esprit des animaux poursuivit: «Les oiseaux iront la chercher là où elle se trouvera, les insectes ont toutes sortes de stratégies pour s'en passer, mais je m'inquiète un peu pour les mammifères terrestres... tous ne savent pas grimper aussi haut qu'il serait nécessaire.»

«Il en faut avant tout pour les grands arbres, seigneurs de cette forêt» dit une troisième fois l'esprit des arbres. Personne n'osa tourner les yeux vers lui, on échangea par en dessous des regards inquiets. Parce qu'il était vif, l'esprit des cours d'eau poursuivit: «Nous savons faire courir la lumière, nous pouvons éventuellement en porter à ceux qui en auront le plus besoin. Je connais de petits poissons aux reflets d'argent qui savent remonter jusqu'au cœur de la terre.»

«Il en faut avant tout pour les grands arbres, seigneurs de cette for...» BRAOOM! L'esprit des arbres, cette fois, n'eut pas le temps de finir. Car tandis que les esprits palabraient, les parfums avaient continué de rouler les uns sur les autres et avaient fini par rencontrer la vapeur d'eau. Un gros nuage s'était formé, sur lequel j'étais assise. Comme moi, le nuage avait écouté le conciliabule des esprits. À la deuxième intervention de l'esprit des arbres, il était devenu noir. À la troisième, il s'était contracté sous mes fesses. À la quatrième, il avait éclaté en un violent orage.

C'était la fin de la journée, et à présent les esprits se dissolvaient en riant dans un immense rideau d'eau tiède. Accrochée à une énorme goutte, je tâchais de ne pas me fendre en deux sur le tranchant de la première feuille venue. J'aurais bien aimé m'arrêter au sommet d'un arbre pour jouir encore un peu de l'horizon noir et blanc, tout en contrastes, mais il n'y avait pas moyen d'interrompre le déferlement de la pluie. Les lourdes gouttes éclataient en un puissant tonnerre sur la canopée, se reformant sans cesse les unes contre les autres.

It was the end of the day, and now the spirits were dissolving and laughing under an immense curtain of warm water. Clutching a huge raindrop, I was trying not to split in two on the edge of the first leaf I met. I would have liked to stop on a treetop to delight at the view of the black and white horizon, all in contrasts, but there was no way to stop the lashing rain. Up in the canopy the heavy raindrops burst into powerful thunder, forming and reforming themselves over and over again as they fell against each other.

I ended up slammed onto a frond, sliding inexorably towards the trunk and the heart of the forest. My raindrop no longer existed, there was nothing but an endless watery net, woven with countless threads, caressing the tree from top to bottom—and renewing itself unceasingly. In this way I saw all the levels go by: the huge leaves, the heavy flowers, the great creepers. On some of the branches, birds had opened their wings to take their daily shower, while little mammals waited for the storm to pass, sheltered under the leaves.

When I arrived on the soft ground, the rain was stopping—or was it rather that the forest was so tall, so deep, that even a storm could not reach its heart? Wide stoles of mist shrouded the undergrowth. I had no idea what I was doing here.

Now that the water was no longer carrying me, I had to move forward by myself. I cautiously put one foot in front of the other on the loose soil. In some places it was so spongy that I feared I might sink down into it. With every step I could hear squelching noises, louder and louder, greedier and greedier. Then I heard a voice: "You should not be putting your bare feet on my skull like that... or you will be sucked into the folds of my brain!" "Who are you?" I asked, more surprised than frightened. "The great hairy spirit, of course!"

Then the voice fell silent—and the monkeys, dozens of monkeys, started laughing. I could not see them, but I could well imagine their joyful and cruel faces. I could also imagine the underground roots seeking out my ankles to grab them and pull me into their world. And yet nothing like that happened: I touched a mossy tree trunk as I walked past, and I was suddenly clothed in yellow, and granted the power of treading only lightly on the ground. Had I been naked beforehand? I couldn't say, but it seemed that someone was watching over me: whenever I entered a new zone of the forest, a colour was given to me—as they always are, to flowers, to birds, to plants and roots.

After a while though, I would have given anything to know who was wandering through this jungle of mysteries alongside me. I felt like I was being followed—or rather led—by a powerful anonymous eye. Not a single ray of sunshine could find its way down to me, and yet something or someone was producing light somewhere, in multiple places, a light I could not understand.

I was about to lose my mind when a mossy staircase appeared before me. Had someone carved these steps? Should I climb them or flee? It felt like a trap laid for intruders in the forest, but I decided to climb them anyway. The staircase obviously led nowhere, except into a new layer of mist.

I was tired now of wandering aimlessly and constantly changing my plumage. I need to find an explanation, a meaning to this journey. The lakes and rivers seemed unreal, the

Finalement, je me suis retrouvée plaquée à un rameau, glissant inexorablement vers le tronc, puis le cœur de la forêt. Ma goutte d'eau n'existe plus, il n'y avait plus qu'un immense filet aqueux aux innombrables ramifications, caressant l'arbre du haut jusqu'en bas – et se renouvelant sans fin. J'ai ainsi vu défiler tous les étages: celui des grandes feuilles, celui des grandes fleurs, celui des grandes lianes. Sur certaines branches, des oiseaux ouvraient leurs ailes pour recevoir leur douche quotidienne, de petits mammifères attendaient au contraire que l'orage passe, à l'abri des feuillages.

Lorsque je suis arrivée sur le sol moelleux, la pluie était en train de s'arrêter – ou bien, la forêt était-elle si haute, si profonde, que même l'orage ne pouvait en atteindre le cœur? De grandes écharpes de brume enveloppaient le sous-bois. Je me demandais bien ce que je faisais là.

Maintenant que l'eau ne me portait plus, il fallait que j'avance par moi-même. Je posais donc un pied après l'autre sur la terre meuble; prudemment. Par endroits, elle était si spongieuse que je craignais d'être aspirée. À chaque pas, des bruits de succion se faisaient entendre, de plus en plus puissants, de plus en plus goulus. C'est alors que j'ai entendu une voix: «Tu ne devrais pas poser ainsi tes pieds nus sur mon crâne... ou tu seras aspirée dans les plis de ma cervelle! — Qui es-tu? dis-je, plus surprise qu'effrayée. — Le grand esprit chevelu, bien entendu!»

Puis la voix s'est tue – et les singes, des dizaines de singes, ont ri. Je ne les voyais pas, mais j'imaginais bien leurs mines réjouies et cruelles. J'imaginais aussi les racines souterraines cherchant à m'enserrer les chevilles et à m'attirer dans leur monde. Pourtant, rien de tel ne se passa: au détour d'un arbre moussu sur lequel j'avais posé la main, je me retrouvai affublée d'une robe jaune, ainsi que du pouvoir d'effleurer le sol avec légèreté. Avais-je été nue auparavant? Je ne savais pas le dire, mais il semblait que quelqu'un veillait sur moi: à chaque fois que j'entrais dans une nouvelle zone de la forêt, une couleur m'était donnée – comme elles le sont toutes: aux fleurs, aux oiseaux, aux plantes et aux racines.

Au bout d'un moment, tout de même, j'aurais payé cher pour savoir qui me promenait ainsi dans cette jungle de mystères. J'avais l'impression d'être suivie – ou plutôt devancée – par un œil anonyme et puissant. Nul rayon de soleil ne pénétrait jusque-là, et pourtant quelque chose ou quelqu'un produisait quelque part, en de multiples endroits, une lumière que je ne comprenais pas.

Je n'étais pas loin de devenir folle, lorsqu'un escalier moussu s'offrit à moi. Quelqu'un avait-il taillé ces marches? Devais-je les monter ou bien les fuir? Ça sentait le piège tendu aux intrus de la forêt, mais je décidai de monter quand même. Évidemment, cet escalier ne menait nulle part, sauf à une nouvelle épaisseur de brume.

J'étais lasse, à présent, d'errer en changeant sans cesse de plumage. Je devais trouver une explication, un sens à ce voyage. Les plans d'eau étaient irréels, les décors ressemblaient de plus en plus à du carton-pâte. Quelqu'un était en train de se moquer de moi – et du monde dont je venais.

scenery looked more and more like a pasteboard film set. Someone was making fun of me, and of the world I came from.

That was when a tree appeared before me. It didn't come to meet me, of course—trees don't walk—but it took onto itself the light that had been irritating me a moment earlier. It was showing only three quarters of itself—keeping a part of shadow and mystery. It seemed to be telling me: "I am a palm tree you do not know." Then it instantly disappeared. Only to reappear a few dozen yards away, higher, wider, then even further away, under another form—until it had multiplied by ten, by twenty, in different places all over the forest. Tracking it was becoming a game I could win every time, without even knowing whether this was the same tree at different ages, or whether I was discovering a new colony. A strange sentence was going through my head: "The palm trees are a choir."

Then other species started acting the same. They appeared one after the other, reaching out to me with their fronds, their roots, or their bouquets of leaves. Some of them exploded like fireworks of many colours and materials. I was learning how to distinguish them from each other, to appreciate their particular qualities.

The birds, frogs, and insects all around were encouraging me. Until now the jungle had spoken to me in an indistinct language, but at present I could hear all its different voices. Each one belonged to a particular form, a particular universe. The high tree trunks were surrounded with birdsong and monkeys' chatter. The lower trees were filled with croaking up to a reasonable height, then shivered under the agile paws and squeaks of little over-excitable mammals. Perched here and there were hanging gardens buzzing like worlds about to take flight, while, nearer the ground, countless surfaces were animated with tiny movements, fast and slow—sliding, whistling, upturned shells knocking on the leaves.

Sated by this spectacle and its hundreds of facets, I prised my gaze away from its infinite details. The light appeared calmer now, more balanced—I could move through the brightly lit zones and the dark zones without feeling tracked. I was feeling sufficiently at ease to let myself be led by a stream of clear water and even to cross wide muddy puddles. I amused myself by testing the consistency of the mosses on either side and the more or less fibrous resistance of the carpet of dead leaves.

When suddenly, I bumped into a strange drapery. It was almost the shape of a tepee, but when I looked closer, I saw that it was a whole lacy network of aerial roots, rising up so high that I could not see their ends. They were wrapped tight around an inexplicable empty space, into which I could not resist entering... was it the door to a new world?

C'est alors qu'un arbre s'est présenté à moi. Il n'est pas venu à ma rencontre, bien sûr – les arbres ne marchent pas – mais il a pris sur lui la lumière qui me harcelait une minute auparavant. Il se montrait aux trois quarts – gardant une part d'ombre et de mystère. Il semblait me dire: «Je suis un palmier que tu ne connais pas.» Puis il disparut dans l'instant. Pour réapparaître à quelques dizaines de mètres de là, plus haut, plus large, puis encore un peu plus loin, sous une autre forme – jusqu'à se multiplier par dix, par vingt, en différents endroits de la forêt. Le guetter était en train de devenir un jeu où l'on gagne à tous les coups, sans jamais savoir si l'on a toujours affaire au même arbre à différents âges ou si on est en train de découvrir une colonie. Une phrase étrange me trottait en tête: «Les palmiers sont une chorale.»

Puis d'autres espèces se sont mises à agir de même. Elles se présentaient les unes après les autres, me tendant leurs palmes, leurs racines ou leurs feuilles en bouquets. Certaines explosaient en un feu d'artifice de matières et de couleurs. J'apprenais à les distinguer les unes des autres, à apprécier leurs qualités particulières.

Tout autour, les oiseaux, les grenouilles et les insectes m'encourageaient. Alors que jusqu'ici, la jungle m'avait parlé une langue confuse, j'en percevais à présent les différentes voix. Et chacune était attachée à une forme, à un univers particulier. Les hauts fûts étaient environnés de chants d'oiseaux et de cris de singes. Les arbres plus bas croassaient jusqu'à une hauteur respectable, puis frissonnaient sous les pattes agiles et les cris aigus de petits mammifères surexcités. Perchés ici et là, des jardins suspendus vrombissaient comme des mondes prêts à s'envoler quand, plus près du sol, beaucoup de surfaces étaient animées de mouvements infimes, plus ou moins lents – qui glissaient, sifflaient, toquaient sur les feuilles à coup de carapaces renversées.

Rassasiée de ce spectacle à cent facettes, je détachai mon regard de cette infinité de détails. La lumière paraissait maintenant plus calme, plus équilibrée – je pouvais évoluer en zones claires comme en zones sombres sans me sentir traquée. J'étais suffisamment à l'aise pour me laisser conduire par un filet d'eau claire et même traverser de larges flaques d'eau boueuse. D'un côté et de l'autre, je m'amusais à tester la consistance des mousses, la résistance plus ou moins filandreuse des tapis de feuilles mortes.

Quand soudain, je butai devant un étrange drapé. Ça avait presque la forme d'un tipi, mais à mieux y regarder, c'était tout un entrelacs de racines aériennes, qui s'élevaient plus haut que je ne pouvais les voir finir. Elles étaient serrées autour d'un inexplicable vide, dans lequel je ne pus me retenir d'entrer... était-ce là la porte d'un nouveau monde ?









Ce fut lui, d'abord, que je vis s'avancer.

It was him I saw first, as he was coming towards me.

It was him I saw first, as he was coming towards me. He was wearing a red cloth knotted on his head and around his hips. He was barefoot, carrying a machete. And yet he wasn't cutting anything, nor did he appear to be searching for anything in particular. He looked like he was musing about something other than himself—in the jungle.

Then the woman appeared in turn. She had the same red cloth tied around her hips, but nothing on her head—but she was wearing many more necklaces than he was. Both of them looked anxious, like actors getting ready to go on stage. I was spying on them from the darkness of my cave of aerial roots. I was presumably invisible, but I felt as well hidden as if I were behind a blade of grass. They looked at home here—how could my presence, so incongruous in this place, have escaped them?

And in fact they started a game for my benefit, striking poses between the tree trunks and roots. The strange light that had made me feel tracked a little earlier gave them the calm serenity of statues. They were beautiful, like characters from ancient history.

Suddenly a monkey's cry broke out above me, in the interlaced roots that stretched up further than I could see. I jumped and cried out myself, and before I knew what was happening, a monkey fell at my feet, an arrow planted in its side. As the marksman calmly walked over to pick it up, two women I hadn't noticed before were laughing heartily at my astonishment.

His prey on his shoulder, the man came to introduce himself to me: "Anai leu ita. Aku Simantaoi, onim Ku Teu Lepon." He spoke a language I did not know, and yet I understood that he was bidding me welcome in the name of the Mentawai people. He was also telling me that he was the father of a child named Lepon, and of another one who had died, and whose name he would not speak. His wife also came to see me; her name told the same story.

Little by little, other men and women appeared between the tree trunks. All wore decorative flowers on their heads and looked at me with a mixture of amusement and benevolence. Some of them asked me for cigarettes or tobacco, and Teu Lepon offered me water gathered from the thick stems of creepers; they also had little white patties wrapped in palm leaves. "Sagu sagu" they repeated, showing me some of the palm trees that had appeared to me earlier. "Sagu sagu" I repeated, as I brought the starch to my mouth.

Then, all of a sudden, out of nowhere, a gong resounded through the forest. The flower people resumed their poses for a moment, then thunder started to growl. The oldest one in the group said something, and then they all started walking quickly through the undergrowth. I followed them without thinking, and we arrived in front of a large house—a huge house—with a roof of woven palm fronds. The old man pointed it out to me as "uma", and I understood he was welcoming me to his home.

We all sat down in the large communal room at the front, which was wide open to the outside. While the rain was falling regularly and heavily, I looked at the series of skulls decorating the main supporting post of the house. Without my asking, a feminine voice that I was no doubt the only one to hear, listed the names of the animals: macaques, gibbons, wild boar, deer, sea eagles, hornbills, nightjars, tortoises, herons... It was to honour the souls of all the hunted animals that the skulls were displayed there. Knowing that, I didn't find their company at all morbid anymore.

Ce fut lui, d'abord, que je vis s'avancer. Il portait un tissu rouge noué autour de la tête et un autre autour du bas-ventre. Il marchait pieds nus, une machette à la main. Pourtant, il ne coupait rien, ne semblait pas chercher quelque chose de précis. On aurait dit qu'il songeait à autre chose que lui-même – dans la jungle.

Puis ce fut au tour de la femme d'apparaître. Elle était ceinte du même tissu rouge sur les hanches, n'avait rien sur la tête – mais arborait plus de colliers autour du cou. L'un et l'autre avaient l'air anxieux des acteurs qui s'apprêtent à entrer en scène. Je les épiais depuis mon antre obscur fait de racines. Théoriquement je n'étais pas visible, mais je me sentais aussi bien cachée que derrière un brin d'herbe. Ils avaient l'air ici chez eux – comment ma présence, tellement incongrue en ces lieux, aurait-elle pu leur échapper ?

D'ailleurs, ils commencèrent un jeu qui m'était tout destiné, prenant des poses entre les troncs et les racines. L'étrange lumière par laquelle, un peu plus tôt, je me sentais traqué, leur donnait à eux un calme, une sérénité de statue. Ils étaient beaux comme des personnages de l'histoire antique.

Soudain, un cri de singe retentit au-dessus de moi, dans l'entrelacs de racines qui s'élevaient plus haut que je ne pouvais les voir finir. Je sursautai en poussant moi aussi un cri et, avant que j'aie eu le temps de m'apercevoir de ce qu'il se passait, un singe tomba à mes pieds – une flèche plantée dans le flanc. Tandis que le tireur s'approchait tranquillement pour le ramasser, deux femmes que je n'avais pas remarquées auparavant riaient de bon cœur devant mon air éberlué.

Sa proie sur l'épaule, l'homme vint se présenter à moi: «Anai leu ita. Aku Simantaoi, onim Ku Teu Lepon.» Il parlait une langue que je ne connaissais pas, et pourtant je comprenais qu'il me souhaitait la bienvenue au nom du peuple mentawai. Il me disait aussi qu'il était le père d'un enfant nommé Lepon et d'un autre mort, dont il tairait le nom. Sa femme vint me voir également – son nom racontait la même histoire.

Petit à petit, d'autres hommes et d'autres femmes apparurent entre les troncs. Tous portaient des parures de fleurs sur la tête et me regardaient avec un mélange d'amusement et de bienveillance. Les uns me demandèrent des cigarettes et du tabac, Teu Lepon me proposa de l'eau recueillie dans les feuilles ou au cœur de grosses lianes – ils avaient aussi de petits pâtons blancs enveloppés dans des feuilles de palmiers. «Sagu, sagu» répétaient-ils en me montrant quelques-uns des palmiers qui s'étaient présentés à moi tout à l'heure. «Sagu, sagu» répétai-je en portant la féculle à ma bouche.

Puis, d'un coup, sans qu'on sache d'où cela venait, un gong a retenti à travers la forêt. Les hommes-fleurs ont repris la pose quelques instants – puis le tonnerre s'est mis à gronder. Le plus âgé du groupe a dit quelque chose, et tous se sont mis à marcher d'un pas rapide dans le sous-bois. Sans réfléchir, je les ai suivis et nous sommes arrivés devant une grande maison – une maison immense – au toit tressé de palmes. L'homme âgé l'a désignée pour moi sous le nom de «uma» – et j'ai compris qu'il m'accueillait chez lui.

Nous nous sommes tous assis dans la grande pièce commune à l'avant, largement ouverte sur l'extérieur. Tandis que la pluie tombait avec force et régularité, je regardais

So that I might tear my eyes away from them, the young woman I was sitting next to also showed me the great wooden birds across from them. I understood that these sculptures moving softly in the wind were there for the pleasure of all the souls in this place: those of the animals that had given their lives to feed and care for the inhabitants of this house, but also those of the human ancestors, whose names were never spoken but whose spirits were ever present.

When at last the rain stopped, Teu Lepon motioned for me to follow him onto the footbridge of logs linking the *uma* to the garden. As he was gathering the plants he needed that day, he told me their names: *surak sibeuga*, *surak siboito*, *surak tailepet*, *bobolok*... I observed the hibiscus and wild orchids growing among these plants with secret powers. My host then reached out a hand to catch a passing chicken. On our return to the house, the old man, whom the others called Aman Lau Lau, seized the bird and whispered a few words to it, then gave it to Aman Karo, who calmly wrung its neck. The chicken was feathered and emptied out, its entrails patiently examined. Aman Lau Lau and another *sikerei* looked satisfied. The men decked themselves with some of the plants Teu Lepon had gathered and a ceremony started.

There were four of them stepping and jumping in a circle to the sound of the *tuddukat*: three pieces of hollowed out wood making three enthralling notes that could carry mysterious messages far afield. The fronds attached to their lower backs looked like four bird tails, and other animals were invoked as well, through song, and mime, and in spirit. I also understood that it was something about a river, about canoe voyages and many other things that escaped me... I ended up falling asleep to the sound of the singing, the little bells, and the dancing that made the floor of the *uma* vibrate.

When I awoke the next morning, it was said that there was still much to do before we were to go deep into the forest again. The women who were gathered together in the *uma* were talking about Bai Goddai's next tattoo. As I listened to them without saying anything, it seemed to me that I was starting to understand their language. Behind me a man said he needed to get on with dyeing the wraps, and he laughed when I asked him where the cloths soaking over there came from. Then he took me outside, cut down a tree in front of me, chopped the bark into fine strips, which he then beat, smashed, soaked, beat again, then shaped, softened... and thus I learned that the flower people are clothed in wood.

When I got back to the *uma*, I asked Teu Lepon whether they wanted to be so beautiful to please the strange lights in the deep forest. Teu Lepon said "No, it is to please our soul. To make it want to stay with our body as long as possible." Then he showed me how they put hibiscus flowers into their hair so that they don't fall out.

The day was passing quickly. It was now time—as Aman Lau Lau announced, looking at his watch—to return to the heart of the forest. I followed them as best I could; they walked fast. When they got back to the undergrowth, they resumed their poses, and I understood it was their way of making themselves attractive to me, of pleasing me. We were starting to know how to laugh together. Then after a while the smoke from the cigarettes they were constantly lighting blended with the forest mists and we spent many long hours in silence, listening to what was happening all around us. The insects, the frogs, the plants, the trees, the breeze and the water—all those beings had something to say.

la série de crânes qui ornait la poutre principale de la maison. Sans que je demande rien, une voix féminine, que j'étais sans doute seule à entendre, énumérait des noms d'animaux: macaques, gibbons, cochons sauvages, cerfs, aigles pêcheurs, calaos, engoulevents, tortues, hérons... C'était pour honorer l'âme de tous les êtres chassés que des crânes étaient exposés là. Maintenant que je savais cela, je ne trouvais plus du tout macabre leur compagnie.

Pour que j'en détache tout de même les yeux, la jeune femme qui était assise à côté de moi me montra aussi les grands oiseaux de bois qui leur faisaient face. Je compris que ces sculptures évoluant doucement au gré du vent étaient là pour l'agrément de toutes les âmes du lieu: celles des animaux qui avaient donné leur vie pour nourrir et soigner les habitants de cette maison, mais aussi celles des ancêtres humains, dont on taisait le nom mais dont l'esprit était toujours présent.

Quand enfin la pluie a cessé, Teu Lepon m'a fait signe de le suivre sur la passerelle en troncs d'arbres qui relie la *uma* au jardin. Tout en cueillant les plantes dont il avait besoin ce jour-là, il les nommait pour moi: *surak sibeuga*, *surak siboito*, *surak tailepet*, *bobolok*... J'observais les hibiscus et les orchidées sauvages qui poussaient au milieu de ces plantes aux pouvoirs secrets. D'une main, mon hôte a ensuite attrapé un poulet qui passait là. À notre retour dans la maison, le vieil homme – que les autres appelaient Aman Lau Lau – a saisi l'oiseau en lui susurrant quelques mots puis l'a donné à Aman Karo, qui lui a tranquillement tordu le cou. Le poulet a été plumé et vidé, ses entrailles patiemment examinées. Aman Lau Lau, Teu Lepon et un autre *sike-rei* avaient l'air satisfaits. Les hommes se sont parés d'une partie des plantes cueillies par Teu Lepon et une cérémonie a été donnée.

Ils étaient quatre à marcher et sautiller en rond au son du *tuddukat* – trois morceaux de bois creusé pour trois notes entêtantes, capables de porter loin de mystérieux messages. Les rameaux accrochés au bas de leur dos leur faisaient quatre queues d'oiseau, et d'autres animaux furent convoqués, en chants, en mimes et en esprits. Je comprenais qu'il était aussi question de la rivière, des voyages qu'on fait en pirogue et de beaucoup d'autres choses qui m'échappaient... Je finis par m'endormir au son des chants, des clochettes et des danses qui faisaient vibrer le sol de la *uma*.

À mon réveil le lendemain matin, il fut dit qu'il restait encore à faire avant de nous enfacer à nouveau dans la forêt. Les femmes réunies dans la *uma* parlaient du prochain tatouage de Bai Goddai. À force de les écouter sans rien dire, il me semblait que je commençais à comprendre leur langue. Derrière moi, un homme disait qu'il devait s'occuper de la teinture des pagnes, et il a ri quand je lui ai demandé d'où venaient les tissus qui trempaient là-bas. Il m'a alors emmenée dehors, a abattu un arbre devant moi, en a débité l'écorce en fines lamelles qu'il a battues, écrasées, trempées, battues encore puis modelées, assouplies... Ainsi ai-je appris que les hommes-fleurs sont vêtus de bois.

En rentrant, j'ai demandé à Teu Lepon si c'était pour l'étrange lumière de la forêt profonde qu'ils voulaient être si beaux. Teu Lepon a dit: «Non, c'est pour plaire à notre âme. Pour lui donner envie de rester avec notre corps le plus longtemps possible.» Puis il m'a montré comment on accroche les fleurs d'hibiscus à ses cheveux pour qu'elles ne tombent pas.

That evening, back in the *uma*, I wanted to learn more about the spirits. Aman Lau Lau asked me what I knew. I told him about the gathering I had attended above the canopy and also about the threat of the hairy spirit in the undergrowth. Aman Lau Lau laughed. "The spirit of the great trees does not exist, nor does the hairy spirit. Or rather, there are as many spirits as there are trees around you and beyond. The spirits you met were pranksters." Then he was serious again: "But not all of them love to laugh, and even we do not know how to please them sometimes... We do things that anger them sometimes. But if we do the right things, they give us their protection."

The days passed, and I was finally feeling good among the Mentawai. Did a fruit fall somewhere? They knew what it was and set off to pick it up. Everywhere in the forest there were signs they knew how to interpret that I could not even perceive. But thanks to their presence, I could better hear the world beyond my sight. From time to time, they would enter into conversations with other families living further away in the forest. The *tuddukat* then resounded for good news and bad, and I guessed that the territory of these men and women was much vaster than I could imagine.

One morning, it was said that I should return home to carry a message. I accepted because I felt like it was my own heart that had just spoken. In friendship, Teu Lepon and Bai Lepon took me back to the strangler fig in which they had found me. Aman Lau had said when he awoke: "She will return with the next thunderstorm."

That evening, while waiting for the rain to make the forest rumble, I asked Teu Lepon where the perpetual light moving in the undergrowth came from. "What light?" he asked. Before adding: "Here the forest is Mentawai, and we are the forest. You saw us and we saw you. All is well as it is—and it shall stay that way. That is what you will tell the people of your village."

There was a thunderclap and the rain started to fall. The curtain of water became so thick that I could no longer see Teu Lepon or his wife. Soon the water made a bed, and I slid into it, down the slope. Only Bai Lepon's laugh still reached me—that is how I finally got to the river again. All night, carried by the current, I heard the *tuddukat* and the sounds of the ceremonies in different *uma*. In the morning, a canoe was born beneath me, and I returned loaded down with images. A new saying was echoing through my mind: "The Mentawai people know the magic of cinema."

La journée était bien avancée. Il était temps à présent – c'est Aman Lau qui l'a annoncé en regardant sa montre – de retourner au cœur de la forêt. Je les ai suivis du mieux que je pouvais – ils marchaient vite. Arrivés dans le sous-bois, ils ont repris des poses, et j'ai compris que c'était leur façon de me séduire, de m'être agréables. Nous commençons à savoir rire ensemble. Puis, au bout d'un moment, la fumée des cigarettes qu'ils allumaient sans cesse s'est mêlée aux brumes de la forêt et nous avons alors passé de longues heures à ne rien dire, à écouter ce qu'il se passait autour de nous. Les insectes, les grenouilles, les plantes, les arbres, la brise et l'eau – tous ces êtres avaient quelque chose à raconter.

Le soir, de retour dans la *uma*, j'ai voulu en apprendre davantage sur les esprits. Aman Lau m'a demandé ce que je savais. J'ai raconté l'histoire de l'assemblée à laquelle j'avais assisté au-dessus de la canopée et aussi la menace de l'esprit chevelu dans le sous-bois. Aman Lau a ri. «L'esprit des grands arbres de cette forêt n'existe pas, et l'esprit chevelu non plus. Ou plutôt, il existe autant d'esprits qu'il y a d'arbres autour de toi et au-delà. Tu es tombée sur des esprits farceurs.» Puis il est redevenu sérieux: «Mais tous n'aiment pas rire, et nous-mêmes ne savons pas toujours comment leur plaisir... Nous faisons parfois des choses qui les mettent en colère. Mais si nous agissons bien, ils nous donnent leur protection.»

Finalement, les jours passaient, et je me sentais bien chez les Mentawai. Un fruit tombait quelque part? Ils savaient ce que c'était et allaient le chercher. Partout dans la forêt, ils savaient interpréter des signes que je ne percevais pas. Mais grâce à leur présence, j'entendais mieux le monde qui se déployait hors de ma vue. De temps en temps, ils entraient en conversation avec d'autres familles établies plus loin dans la forêt. Les *tuddukat* résonnaient alors pour les bonnes comme pour les mauvaises nouvelles et je devinai que le territoire de ces femmes et de ces hommes était bien plus vaste que je ne pouvais l'imaginer.

Un matin, il a été dit que je devais retourner chez moi pour porter un message. J'ai accepté, parce que j'avais l'impression que c'était mon propre cœur qui venait de parler. Teu Lepon et Bai Lepon m'ont raccompagnée avec amitié près du figuier étrangleur dans lequel ils m'avaient trouvée. Aman Lau avait dit en se réveillant: «Elle repartira avec le prochain orage.»

Ce soir-là, en attendant que la pluie fasse gronder la forêt, j'ai demandé à Teu Lepon d'où venait cette perpétuelle lumière en mouvement dans le sous-bois. «Quelle lumière?» a-t-il demandé. Avant d'ajouter: «Ici, la forêt est mentawai et nous sommes la forêt. Tu nous as vus et nous t'avons vue, tout est bien comme ça – et le restera. Voilà ce que tu diras à ceux de ton village.»

Il y a eu un coup de tonnerre et la pluie a commencé à tomber. Le rideau d'eau est devenu si épais que j'ai cessé de voir Teu Lepon et sa femme. Bientôt, l'eau a fait un lit et j'ai glissé dedans, tout au long de la pente. Seul le rire de Bai Lepon me parvenait encore – c'est ainsi que j'ai finalement rejoint la rivière. Toute la nuit, portée par le courant, j'ai entendu les *tuddukat* et le son des cérémonies qui se tenaient dans les différentes *uma*. Au matin, une pirogue était née sous moi, et je revenais chargée d'images. Une nouvelle phrase résonnait dans ma tête: «Les Mentawai possèdent la magie du cinéma.»

Bérengère Cournut

































The journey takes me on a path slashed by vegetation and tangling creepers, then it's the humid boggy jungle, and the path disappears. I follow in the footsteps of my guide, panting and increasing my walking speed. I avoid the roots, the army ants and the leeches that sneakily attach themselves to the tiniest piece of available skin. Way up high, the branches sway, the monkeys' cries ring out, they are watching us, hidden in the foliage. A noisy landscape, palpitating and shuddering, offers itself to us, stridulating, buzzing and squawking in every direction. In this suspended ecosystem, epiphyte flowers and other bromeliads cling to the measureless trunks of the palm trees, the vines and the tops of the great trees. The forest communicates its myths and beliefs to us, its secret aspects, its plants with mysterious powers, those that poison and those that heal. Day after day, instinct sharpens the body as it adapts to this hostile environment.

As far back as I can remember, the forest always captivated me, and I go back to it out of necessity, almost as a resource from my steps long ago. At the time, during long walks, my grandmother Éliane would train my gaze to see the various photographic points of view, the angles and perspectives in the landscapes we walked through, her father having been a photographer himself. Time passes, of course. Things evolve visually, but the thread that you pull, that troubling thread of the passing of emotion, that strange thread whose weaving we don't really understand, that thread is always the same.

Like animals and plants, human beings live within and by means of interdependent ecosystems. I interrogate the place humans occupy in nature, how they organise and transform it in order to invent their own landscapes. My photographic language is positioned at the intersection of fiction and reality, of nature and something more like cinematography. Lighting equipment increases the metamorphosis of the space, the jungle is illuminated and allows wonder and fiction to take their places there again. Everything contributes to a reinterpretation of reality, the creation of another space, both singular and mysterious, and the capture of an image that contains both what it represents and what it is hiding. In these spectacular scenes, anything that is not illuminated is lost. The forest is a magical place, and must remain so. The river flows, the clouds pass, the heart beats.

Le voyage m'emmène sur un sentier lacéré par la végétation, les lianes s'enchevêtrent, puis c'est la jungle humide et marécageuse, le sentier s'efface. Je suis les traces de mon guide, le souffle haletant, mes pas s'accélèrent. J'esquive les racines, les fourmis légionnaires et les sangsues qui s'accrochent sournoisement au moindre centimètre de peau. Tout en haut, les branches vacillent, les cris des singes retentissent, ils nous observent, tapis dans les feuillages. Un paysage sonore palpitant et vibrant s'offre à nous, ça stridule, ça bourdonne et ça piaille dans tous les sens. Dans cet écosystème en suspension, des fleurs épiphytes et autres broméliacées s'agrippent aux tiges démesurées des palmiers, aux lianes et à la cime des grands arbres. La forêt nous communique ses mythes et ses croyances, ses versants secrets, ses plantes aux pouvoirs mystérieux, celles qui empoisonnent et celles qui guérissent. Jour après jour, l'instinct s'affute et le corps s'adapte à ce milieu hostile.

Du plus loin que je me souvienne, la forêt m'a toujours captivée et j'y retourne par nécessité telle une ressource dans mes pas d'autrefois. À l'époque, lors de balades, ma grand-mère Éliane éveillait mon regard aux différents points de vue photographiques, aux angles et aux perspectives des paysages traversés, son père était lui-même photographe. Bien sûr, le temps passe. Visuellement ça évolue, mais le fil que l'on tire, ce fil trouble du passage de l'émotion, ce fil étrange dont on ne sait pas très bien comment il se tisse, celui-là c'est toujours le même.

Comme les animaux et les plantes, l'être humain vit dans, et par des écosystèmes en interdépendance. J'interpelle la place qu'occupe l'homme dans la nature, comment il l'organise et la transforme, pour mieux inventer son propre paysage. Mon langage photographique se situe à l'intersection de la fiction et du réel, dans la tension entre le domestique, le naturel et quelque chose de plus cinématographique. Le dispositif lumineux accroît la métamorphose des lieux, la jungle s'illumine restituant sa place au merveilleux, la fiction s'installe. Tout concourt à une réinterprétation du réel, à la création d'un ailleurs, tant singulier que mystérieux, à la réalisation d'une image qui contient à la fois ce qu'elle montre et ce qu'elle dissimule. Dans ces scènes spectaculaires, tout ce qui n'est pas en lumière se perd. La forêt est un lieu magique, elle doit le rester. La rivière coule, les nuages passent et le cœur bat.

Olivia Lavergne

This book is the sum of several years of adventures and encounters, of memories and promises made across several countries.

My heartfelt thanks to all these beautiful souls who shared part of my journey, most particularly my Mentawai models and friends, the people of the forest.

To Aman Lepon, Bai Lepon, Aman Lau Lau, Bai Karo, Bai Noko, Aman Noko, Aman Goddai, Bai Goddai, and Aman Lain.

Thank you to my guides Teu Lepon, Liki, Is Irpan, Zulk, Doman, and Duceman, who showed me the way across the various jungles we traveled.

Thank you to author, scholar, and adventurer Tahnee Juguin, and also to Raymond Figueiras, relentless traveler and doctor of anthropology.

A thousand thanks to Light Motiv publisher Eric Le Brun, for offering me to work on this magnificent project and having supported it with devotion.

For the production of the book and their valuable suggestions, I warmly thank Nolwen Lauzanne, its graphic designer, and Elodie Collet, editorial assistant.

I have a special thought for Bérengère Cournut and Xavier Canonne, whose spirits and words reveal with such subtlety the intense and porous line between the state of nature and civilisation.

To my family, especially my mum, for their unconditional support.

Thank you to my friends, for their watchful eye, for listening in moments of quest and doubt, always punctuated by laughter. Thank you, Gigi l'Amoroso.

A huge thank you to all of those who participated in bringing this book to light on the Ulule platform, and to you, readers, collectors, booksellers, gallery owners, and festivals who all contributed so that something remains from the mysteries of this world.

Finally, I wish to express my gratitude to Galerie Insula.

Thank you, Véronique Cochois, for supporting my work over these past several years.

To you all, *masura baggata!

* many thanks!

Ce livre rassemble quelques années d'aventures et de rencontres, de souvenirs et de promesses réalisées à travers plusieurs pays.

Un grand merci à toutes ces belles âmes avec qui j'ai partagé un bout de chemin, tout particulièrement mes modèles et ami.e.s Mentawai, peuple de la forêt.

À Aman Lepon, Bai Lepon, Aman Lau Lau, Bai Karo, Bai Noko, Aman Noko, Aman Goddai, Bai Goddai et Aman Lain.

Merci à mes guides Teu Lepon, Liki, Is Irpan, Zulk, Doman et Duceman qui ont orienté mes pas dans les différentes jungles parcourues.

Merci à Tahnee Juguin, autrice, chercheuse et aventurière ; ainsi qu'à Raymond Figueiras, inlassable voyageur et docteur en anthropologie.

Mille mercis à Éric Le Brun, éditeur de Light Motiv, de m'avoir proposé ce magnifique projet et de l'avoir accompagné avec passion.

Je remercie chaleureusement pour leurs conseils avisés dans la réalisation de ce livre Nolwen Lauzanne, graphiste de l'ouvrage et Élodie Collet, assistante d'édition.

Une pensée particulière pour Bérengère Cournut et Xavier Canonne, dont l'esprit et la plume nous révèlent avec subtilité la frontière intense et poreuse, entre état sauvage et civilisation.

À ma famille et particulièrement à ma maman, pour son soutien inconditionnel.

Merci à mes ami.e.s, pour leur regard, leur écoute dans les moments de recherche et de doute, toujours ponctués d'éclats de rire. Merci à toi, Gigi l'Amoroso.

Un immense merci à toutes les personnes qui ont participé à la mise au jour de ce livre sur la plateforme Ulule et à vous, lecteurs, collectionneurs, libraires, galeristes et festivals qui œuvrez afin que quelque chose perdure des mystères de ce monde.

Enfin, toute ma gratitude à la Galerie Insula.

Merci Véronique Cochois de soutenir mon travail depuis plusieurs années.

À vous toutes et tous, *masura baggata !

*merci beaucoup !

O. L.

Pictures | Photographies
Olivia Lavergne

Text | Texte
Bérengère Cournut

Preface | Préface
Xavier Canonne

Translation | Traduction
Ruth Driver

Proofreading | Relecture
Céline Telliez

Graphic designer | Design graphique
Nolwen Lauzanne

Publisher | Éditeur
Eric Le Brun
Elodie Collet

Printer | Imprimeur
Graphius – Gand – Belgique

Paper | Papier
Symbol Tatami 150 gr et Woodstock Betulla 140 gr

© Light Motiv, mai 2021
www.editionslightmotiv.com

 **LIGHT[®]
MOTIV**
ISBN 979-10-95118-16-9
39 €

